

Echos du Tessin

68e Festival del Film Locarno

5 au 15 août 2015

Patrick Huard et Irdens Exantus dans *Guibord s'en va en Guerre*

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films :
<http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse :
<http://filmrating.ch/fr/verfahrenki/no/suche.html?search=>

Sommaire :

Page 2

Ricki and The Flash, Jonathan Demme, USA 2015, 1h40

Page 3

Guibord s'en va en guerre, Philippe Falardeau, Canada 2015, 1h48

A Walk In The Woods, Ken Kwapis, Etats-Unis 2015, 1h38

Page 4

Der Staat gegen Fritz Bauer - Un Héros Allemand, Lars Kraume, Allemagne 2015, 1h45

Amnesia, Barbet Schroeder, Suisse, France 2015, 1h36

Page 5

Southpaw - La Rage au Ventre, Antoine Fuqua, USA 2015, 2h03

Miss You Already, Catherine Hardwicke, Royaume-Uni 2015, 1h52

Page 6

La Vanité, Lionel Baier, Suisse 2015, 1h15

Irrational Man, Woody Allen, USA 2015, 1h36

Locarno 2015

Le Festival de Locarno, sans le Grand Hôtel, ce n'est plus ce que ce fut ! Fermé depuis plus de dix ans, le Grand Hôtel, à l'abandon, s'étiolé et se fissure, en attendant un très improbable repreneur... Et dire que c'est dans les jardins de ce majestueux établissement que tout a commencé, il y a sept décennies. C'est là que fut installé le premier grand écran en plein air du Festival, en 1946. Mais les nostalgiques de la première heure se sont faits rares. Et les nouveaux festivaliers sont légion, et heureux de trouver un McDonald dans l'entrée du parc de feu le Grand Hôtel...

La Piazza Grande a fait quasi le plein chaque soir, durant dix jours, sous un ciel des plus cléments. On y a vu défiler les célébrités et pu écouter de flamboyantes déclarations avant les projections. Les amateurs de nocturnes ont pu voir, après les douze coups de minuit, le mythique *Deer Hunter* (182') de Michael Cimino, l'histoire du tueur en série *Jack* (95') d'Elisabeth Scharang ou encore la saga d'un boxeur, *Southpaw* (123') d'Antoine Fuqua qui furent proje-

tés après un premier film, après les présentations, les remises de prix, les salamalecs et, bien sûr, la pause après le premier film pour permettre aux uns de partir, aux autres d'arriver ou de rester. Dans les pages suivantes, vous trouverez quelques commentaires sur les films de la Piazza, ainsi que sur quelques titres butinés dans les salles. Pour ce qui est de la rétrospective de l'immense réalisateur Sam Peckinpah, que nous avons quotidiennement visitée, nous vous renvoyons aux excellents articles (liens à la fin de ces pages) d'Antoine Duplan (Le Temps) et de Johannes Binotto (Film Bulletin) qui ont si bien cerné la personne et l'opus du réalisateur, qu'il n'y a rien à ajouter.

La **Cinémathèque suisse** (27.08 au 03.10.2015), le **Filmpodium** à Zürich (16.11 au 31.12.2015) et les **Cinemas du Grütli** à Genève (19.08 au 01.09.2015) montreront la presque intégrale de la rétrospective Sam Peckinpah. Il n'y manquera que les séries télévisées.

Pour le palmarès, et les programmes complets des sections, je vous renvoie au site officiel du festival, <http://www.pardolive.ch>

Sommaire (suite et fin) :

Page 7

Floride, Philippe Le Guay, France 2015, 1h50

Marguerite, Xavier Giannoli, France 2015, 2h07

Béliers (Hrútar), Grímur Hákonarson, Islande 2015, 1h33

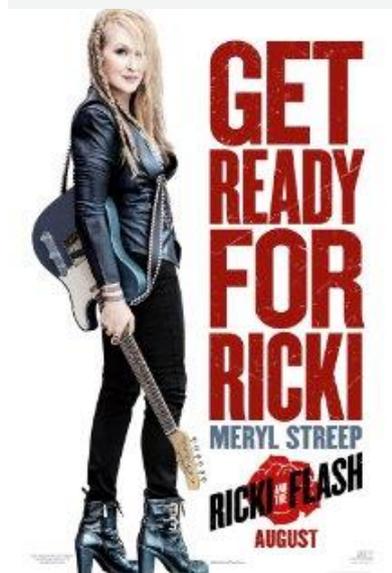
Page 8

Jack, Elisabeth Scharang, Autriche 2015, 1h35

Trainwreck, - Crazy Amy, Judd Apatow, USA 2015, 2h05

Page 9

Bombay Velvet, Anurag Kashyap, Inde 2015, 2h28



La comédienne Mamie Gummer avec Meryl Streep, ci-dessous avec Kevin Kline



Vacances tessinoises

Quelques timides incursions dans les projections de la compétition m'ont découragée : je me suis ennuyée ferme dans **Cosmos** d'Andrzej Zulawski (France, Portugal 2015, 1h43), farce logorrhéique, surréaliste et absurde dans laquelle les comédiens cabotinent à mort en nous mitraillant de références au cinéma (autant pour moi : le film a obtenu le "Prix de la meilleure réalisation" !). Et j'ai quitté la séance de presse de **Tikkun** d'Avishai Sivan qui se déroule dans les milieux hassidiques purs et durs, tant je le trouvais soporifique, malgré une assez belle photographie noir et blanc. Sur la pointe des pieds, pour ne pas déranger mes voisins qui dormaient. Et c'est pour lire plus tard dans la presse que ce film est un pur chef-d'œuvre ! **Tikkun**, qui signifie en hébreu "régler, rectifier", médite et ratiocine pendant deux heures sur les interventions humaines dans les voies du Seigneur. Il a reçu le "Prix spécial du Jury" ! *De gustibus non est disputandum* !

À l'heure où je commençais ces pages, encore en plein festival, j'aurais nommé trois films pour le Pardo d'oro 2015, me basant sur le bouche-à-oreille très positif et plutôt consensuel à leur sujet : **James White** (Josh Mond, USA 2015, 1h28), **Bella e Perduta** (Pietro Marcello, Italie 2015, 1h27) et **Schneider vs. Bax** (Alex van Warmerdam, Belgique 2015, 1h35). Mais on sait bien que les ressentis des festivaliers n'ont rien à voir avec ceux des jurys : pas de récompense du jury officiel pour ces trois-là (mais le Prix du jury des jeunes pour Pietro Marcello) !

Voici, ci-après, mes quelques (grands et petits) coups de cœur, dans le désordre ! Je vais même essayer d'y appliquer le barème de notation habituel. La plupart

de ces films ont été montrés sur la Piazza Grande.

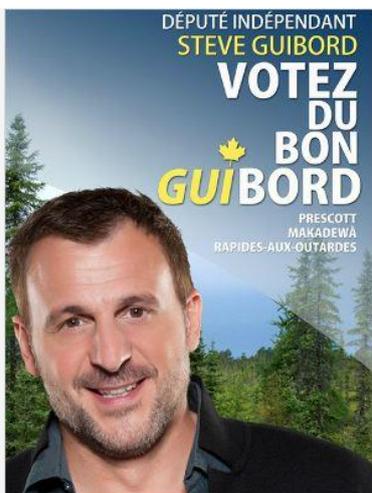
* *Thématique un peu floue, moyennement maîtrisée formellement : montage, langage et mise en scène peu propices à capter l'attention d'un jeune public.*

** *Thématique intéressante pouvant intéresser un jeune public, pas forcément rattachable à une discipline du PER, mise en scène bien maîtrisée, rigueur et clarté du propos.*

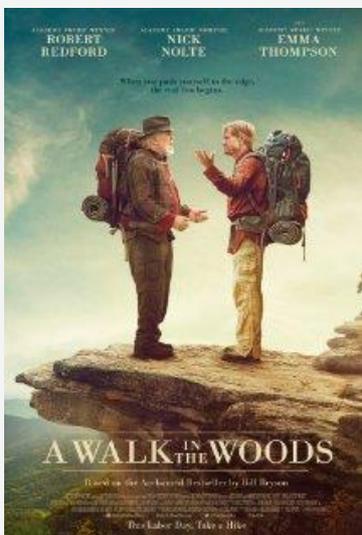
*** *Très bonne adéquation entre le fond (thématiques actuelles, universelles) et la forme (mise en scène fluide, dialogues et langage visuel limpides, montage efficace, personnages étoffés). Film exploitable dans une ou plusieurs discipline du PER.*

Ricki and The Flash, Jonathan Demme, USA 2015, 1h40, Distribution suisse : Disney **

Ricky Rendazzo est une rockeuse quinquagénaire qui a quitté sa famille et renoncé à une vie bourgeoise et confortable pour une carrière avec son groupe, The Flash. Le jeu en valait-il la chandelle ? Elle n'a enregistré qu'un disque, elle est fauchée de chez fauchée et les années ont passé. Quand elle reçoit un appel de son ex-mari (remarié), Pete, lui annonçant que le mari de leur fille Julie (Mamie Gummer) l'a quittée pour une autre, et qu'elle est en pleine dépression, Ricki lâche tout, grappille l'argent pour l'avion et s'envole pour Chicago. Elle y retrouve ses trois enfants, Julie, Josh et Adam, qu'elle connaît à peine. Face au cercle de leurs amis et connaissances, elle n'est qu'une étrangère excentrique, égoïste, voire dépravée. Mais Ricki se moque de ce qu'on pense d'elle : seuls importent ses enfants, son cœur de mère vibre. Elle met tout en œuvre pour les reconquérir et être pour Julie la mère dont elle a besoin dans ces



DÉPUTÉ INDÉPENDANT
STEVE GUIBORD
VOTEZ DU BON
GUIBORD
 PRESCOTT
 MAKADÉWÀ
 RAPIDES-AUX-OUTARDES



Bill (Robert Redford) et Katz (Nick Nolte) dans
A Walk in The Woods

heures si difficiles. Le film dégouline de bons sentiments, mais on ne peut qu'admirer la performance de Meryl Streep, excellente comme toujours. Même si ce qu'elle chante n'est pas, et de loin, aussi émouvant que dans **The Last Show - A Prairie Home Companion** (Robert Altman, USA 2006), ni aussi beau et entraînant que dans **Mamma Mia** (Phyllida Lloyd, USA 2008). Sans doute parce que le rock qu'elle interprète n'est pas au goût de chacun. Mais à quels saints va-t-on se vouer quand sortira le **Florence Foster Jenkins** de Stephen Frears, en automne 2015, dans lequel Meryl Streep incarne la plus épouvantable cantatrice de l'histoire des cantatrices ? Dans **Ricki and The Flash**, Meryl Streep donne la réplique à sa fille biologique, qui incarne Julie. Savoir que les deux actrices sont mère et fille à la ville ne manque pas d'épicer la perception du film. C'est un plaisir de retrouver le duo Meryl Streep et Kevin Kline (Pete) dans ce *feelgood movie*, 33 ans après **Sophie's Choice** (Alan J. Pakula). Et c'est juste ce qu'il fallait pour ouvrir le festival sur la Piazza !

Guibord s'en va en guerre, Philippe Falardeau, Canada 2015, 1h48, Distribution en Suisse : Agora Films ***

Philippe Falardeau revient à Lorcarno où il avait présenté **Monsieur Lazhar** en 2011. Après avoir visité les arcanes de l'enseignement, ce sont celles de la politique que Falardeau explore cette fois-ci. Le député fédéral indépendant de Prescott-Makadewà-Rapides-aux-Outardes (comté du nord du Québec), Steve Guibord (Patrick Huard), se retrouve malgré lui à détenir au Parlement le vote décisif qui doit déterminer si le Canada partira en guerre. Tout comme le Malbrough de la chanson, Guibord s'en va en campagne, à la rencontre des gens, pour connaître leur avis. Alors qu'il parcourt sa circonscrip-

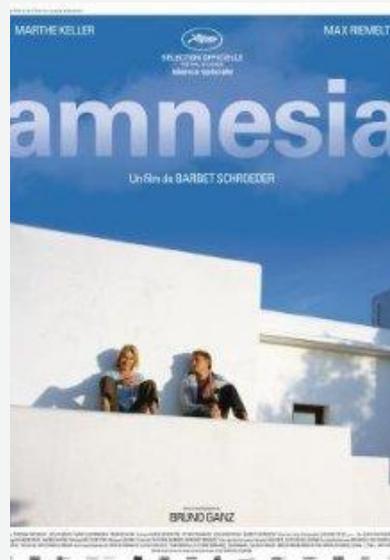
tion pour consulter ses électeurs - accompagné de sa femme Suzanne et de sa fille Lune, ainsi que de Souverain, un stagiaire haïtien érudit et idéaliste - les groupes d'intérêts (y.c. femme et fille, antagoniques) s'immiscent dans un débat qui dégénère et le député peine à y voir clair. Vaut-il mieux prendre la bonne décision pour les mauvaises raisons, ou prendre une mauvaise décision pour les bonnes ? Une pléiade d'excellents comédiens porte cette comédie mordante où politiciens, citoyens et lobbyistes s'affrontent sans retenue, faisant éclater la démocratie en mille morceaux. Falardeau, ravi de remonter sur l'estrade de la Piazza, a séduit les quelque 6000 spectateurs en s'adressant à eux en italien, puis en laissant la parole à Irdens Exantus (Souverain dans le film) pour une traduction en créole. Une soirée dans la franche bonne humeur, à l'aune des rires et des applaudissements du public.

A Walk In The Woods, Ken Kwapis, Etats-Unis 2015, 1h38, Distribution en Suisse : Ascot Elite Entertainment Group ***

Inspiré des mémoires de l'humoriste et voyageur Bill Bryson, le film raconte l'histoire d'un auteur vieillissant (Robert Redford) qui, renonçant momentanément à sa bonne vie confortable aux côtés de sa femme dans leur belle maison, décide de parcourir (à pied) les 2'200 miles (3'500 km) de l'Appalachian Trail, de la Georgie au Maine. Sur les insistance de son épouse, il se cherche un compagnon de route. Le seul à s'annoncer, c'est Stephen Katz (Nick Nolte), un ancien camarade d'école, hédoniste alcoolique et paresseux, qu'il tentait d'éviter depuis des années. Il faudra donc faire avec ! Ce n'est ni l'amour de la nature ni le goût de la marche qui inspirent Katz, mais bien la nécessité de disparaître quelque temps car il a les huissiers à ses trousses. En chemin, le duo est



Burghart Klaußner (Fritz Bauer) et Ronald Zehrfeld (Karl Angermann)



Marthe Keller (Martha) et Max Riemelt (Jo) dans **Amnesia**

confronté à lui-même, à l'âge de ses artères, à sa fragilité, à la nature, et aussi à des marcheurs plus jeunes, et plus ou moins sympathiques. Ils se retrouvent dans des situations imprévues et drôles, surtout pour le spectateur. Les deux hommes découvriront qu'il est peut-être préférable de ne pas arpenter certaines routes et que le retour à la nature n'est pas si simple. "Le livre de Bryson est le nec plus ultra des mémoires de voyage. C'est également un livre hilarant, et ce qui me plaisait le plus, c'est de permettre à deux acteurs dramatiques de fléchir leurs muscles comiques", précise le réalisateur.

Der Staat gegen Fritz Bauer - Un Héros Allemand, Lars Kraume, Allemagne 2015, 1h45, **Prix du Public** ***

Douze ans après la chute du Ille Reich, la jeune République Fédérale d'Allemagne (du Chancelier très conservateur Konrad Adenauer) préfère fermer les yeux sur son passé plutôt que de l'affronter. Tel n'est pas le cas du procureur général du Land de Hesse, Fritz Bauer (Burghart Klaußner), un homme intègre et intransigeant qui a tout mis en œuvre pour traquer les Nazis et qui, en 1957, a pu déterminer le lieu exact où s'est réfugié l'Obersturmbannführer Adolf Eichmann. Bauer voulait, avec l'aide du Mossad israélien, faire comparaître l'ancien SS devant les tribunaux allemands. Mais le système judiciaire allemand est truffé d'anciens Nazis qui sabotent sa croisade (fausses informations, disparitions de dossiers, menaces, chantages, etc.). Bauer n'avait, semble-t-il, qu'un allié : un jeune procureur, Karl Angermann (Ronald Zehrfeld). Un homme courageux, mais vulnérable comme Bauer, car tous deux étaient des homosexuels de placard. Les fonctionnaires qui entravent les recherches de Bauer s'acharnent également à le condamner pour ses orientations sexuelles, ils

feront de même avec Angermann. Eichmann fut kidnappé en Argentine par le Mossad et jugé en Israël : une prise dont le seul Mossad a porté la gloire. Il faudra plus de dix ans pour que le mérite de Bauer soit officiellement reconnu. En plus de son combat acharné et courageux pour que justice soit faite, le film rappelle aussi (au travers des personnages des deux procureurs) l'ostacisation des homosexuels à cette époque, souvent condamnés tant sur le plan personnel que sur le plan professionnel. Klaußner incarne avec sobriété et intensité un homme obsédé par sa mission et suffisamment expérimenté pour ne pas tomber dans les pièges tendus, ce que ne sait pas encore son jeune comparse, joué avec charme et timidité par Zehrfeld.

Le travail de Fritz Bauer a contribué à l'élaboration d'un système de justice démocratique en Allemagne, à la condamnation des injustices nazies ainsi qu'à la réforme du droit pénal. Il fut l'initiateur des procès dits "d'Auschwitz" (1963-1965). On retrouvera Bauer mort dans sa baignoire en 1968 : "suicide", conclura l'enquête. Un autre (très bon) film lui a été consacré : **Im Labyrinth des Schweigens**, de Giulio Ricciarelli (Allemagne 2014). Ni le Kraume, ni le Ricciarelli n'ont été achetés pour la Suisse. Quel dommage !

Amnesia, Barbet Schroeder, Suisse, France 2015, 1h36, Distribution en Suisse : Vega Films *

Ibiza, début des années 90. Jo (Max Riemelt) a 20 ans et a quitté Berlin après la chute du Mur pour venir découvrir à Ibiza, la révolution électronique naissante dans le célèbre club "Amnesia" (créé en 1976, il est connu dans le monde entier). Jo se lie d'amitié avec Martha (Marthe Keller), de quarante ans son aînée, qui vit seule dans une maison isolée. Allemande comme lui, elle a fui l'Allemagne à 16 ans et abandonné toute « germanité », refusant même



Jake Gyllenhaal (Billy Hope) et Oona Laurence (sa fille Leila)



Forest Whitaker (Coach Titus "Tick") et Jake Gyllenhaal (Billy Hope)



Drew Barrymore et Tony Collette dans *Miss You Already*

de parler allemand (même si son accent en anglais est épouvantablement germanique !), par horreur du passé honteux de son pays. Jo trouve un job de DJ à l'Amnesia, et initie Martha à la musique techno. Il lui présente aussi sa mère et son grand-père (Bruno Ganz), des Allemands qui, eux, ont choisi de rester dans leur pays et d'oublier. Devant les yeux ébahis de Jo, les aînés s'accusent mutuellement de lâcheté et de faiblesse. Le film pose donc la récurrente question insoluble du "Vergangenheitsbewältigung" (acceptation du passé), de l'*amnésie* pratiquée par les Allemands face au passé nazi. Le film reste très vague sur la relation entre Martha et Jo : est-elle pour lui un *Ersatz* de mère, une amante impossible, un mentor ? Et que voit-elle en lui, elle qui semblait si éprise de solitude ? Leur relation, qui va se prolonger dans le lumineux exil d'Ibiza, est au cœur du film : la découverte par Martha de la musique électronique (et un soi-disant plaisir que l'actrice joue de façon très peu crédible) et sa rencontre orageuse (et déterminante pour Jo) avec d'autres Allemands meurtris par la guerre.

Tout (ou presque) se déroule en extérieurs, dans une lumière éblouissante, une nature encore peu domestiquée résonnant du chant des insectes et des oiseaux. C'est beau, sans doute, mais on ne croit guère aux personnages et leur dilemme ne réussit pas à nous toucher.

Southpaw - La Rage au Ventre, Antoine Fuqua, USA 2015, 2h03, Distribution en Suisse : Ascot Elite **

Champion du monde de boxe, Billy Hope mène une existence très confortable avec sa femme et sa fille qu'il aime plus que tout au monde. Tout s'écroule lorsqu'au cours d'une rixe dans une réception, sa jeune femme est tuée par une balle perdue. Brisé, entre deux accès de rage contre un destin si cruel, Billy Hope sombre de plus en plus. Il se laisse aller,

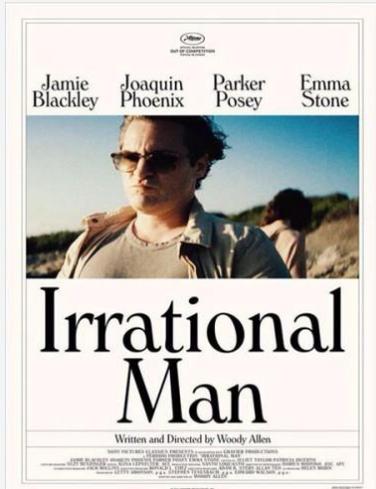
perd des contrats, ses amis d'antan lui tournent le dos, et il se retrouve ruiné et privé même de la garde de sa fille, la justice estimant son comportement indigne d'un père. Il trouve néanmoins le courage de recommencer tout au bas de l'échelle, avec l'aide d'un ancien boxeur (Forest Whitaker) qui accepte de l'entraîner. Billy va devoir se plier à une discipline de fer pour retrouver l'amour et l'estime de sa fille, sa propre estime et sa forme professionnelle. Le titre français du film, **La Rage au Ventre**, exprime l'état de cet homme qui a tout perdu. Jake Gyllenhaal est bouleversant, et l'on croit à ce personnage "cocooné" par sa jeune femme et déresponsabilisé par ses partenaires professionnels, qui apprend à devenir un adulte responsable, et à trouver la voie de la rédemption. Les prestations de Gyllenhaal et Whitaker sont juste parfaites, et le film édifiant, certes, mais tellement émouvant.

Miss You Already, Catherine Hardwicke, Royaume-Uni 2015, 1h52, Distribution en Suisse : FilmCoopi Zürich *

Milly (Tony Collette) et Jess (Drew Barrymore) sont les meilleures copines depuis toujours. Tout a réussi à Milly qui mène parallèlement une brillante carrière professionnelle et une vie de famille accomplie avec mari et enfants dans une confortable résidence londonienne. Jess est plus bohème, elle s'est aménagé, avec son copain, un nid douillet sur une péniche transformée en maison flottante et travaille comme urbaniste. L'amitié profonde et forte entre les deux femmes résiste à toutes les épreuves – jusqu'à ce que Milly découvre qu'elle a un cancer inopérable, et que Jess ait la presque certitude de ne pas pouvoir avoir d'enfant... Un film très sympathique, tire-larmes évidemment, sur les rudes épreuves qui peuvent ébranler une amitié sans l'annihiler. Les comédiens sont juste parfaits, jusqu'aux ma-



Patrick Lapp (David) et Carmen Maura (Esperanza)



ris interprétés par Dominic Cooper et Paddy Considine, et à la mère de Milly (la toujours superbe Jacqueline Bisset), qui sont plus ou moins relégués aux rôles de faire-valoir.

La Vanité, Lionel Baier, Suisse 2015, 1h15, Distribution en Suisse : Frenetic Films **

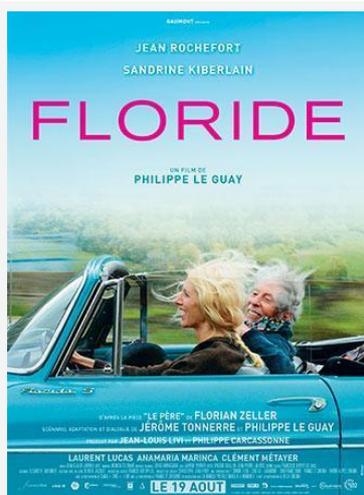
Un soir de décembre, David Miller (Patrick Lapp) prend une chambre dans un motel miteux. Au-dessus du lit, une reproduction des "Ambassadeurs" de Hans Holbein le Jeune, sur laquelle figure un objet curieux, allongé, qui est décrit par les exégèses comme un crâne déformé par anamorphose, un symbole de mort. Et voilà, le mot-clé est lancé ! David, sexagénaire atteint d'un cancer incurable, a rendez-vous avec une envoyée d'une association d'aide au suicide. Mais rien ne se passe comme prévu : l'accompagnatrice, Esperanza (la bien nommée !) ne semble pas bien connaître la procédure ; le fils de Miller qui devait être témoin refuse de se présenter ; et Treplev, le jeune prostitué russe qui "travaille" dans la chambre voisine, est très réticent à servir de témoin à un suicide. Mais un témoin il faut, la loi suisse l'exige. Le temps d'une nuit, David, Esperanza et Treplev vont discuter, s'expliquer, se mieux connaître, et retrouver un certain goût à la vie, parce que les autres existent, parce qu'ils peuvent se confier. David, architecte de profession, a conçu au cours de sa carrière nombre d'édifices pratiquement avant-gardistes... que l'on détruit aujourd'hui. Il n'a pas de bons rapports avec son fils unique. Esperanza a perdu un mari qu'elle n'a pas su accompagner comme il l'en suppliait. Treplev, marié et père de famille, doit se prostituer pour faire vivre sa famille. Les trois partagent un sort peu clément, à défaut de la maladie. Le film est une réflexion sur l'euthanasie, sur la vie derrière soi, les regrets et les remords, sur ce qui restera (ou pas) après la

mort. Les Vaudois reconnaîtront la ville de Lausanne et ses environs, le motel de Vert-Bois démolé en 2014 en particulier. Et c'est beau, Lausanne, la nuit (pour parodier Richard Bohringer). Sur la même thématique de l'euthanasie librement consentie, je voudrais recommander les films **Hin und Weg / Tour de Force** (Christian Zübert, Allemagne 2014) et **Quelques heures de printemps** (Stéphane Brizé, France 2012).

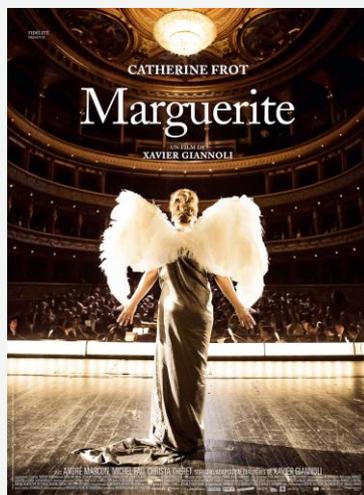
Irrational Man, Woody Allen, USA 2015, 1h36, Distribution en Suisse : Frenetic Films *

Avant même son arrivée à l'Université de Newport (Providence), sa réputation de professeur de philo alcoolique et dépressif a précédé Abe Lucas (Joaquin Phoenix). Abe est totalement désabusé : tout ce qu'il a entrepris dans son existence n'a servi à rien, il n'a jamais trouvé le sens de la vie. Ce qui ne l'empêche pas, même si ses performances sexuelles laissent à désirer, d'amorcer un ménage à trois avec Rita Richards (Parker Posey), une collègue mariée et insatisfaite, et Jill Pollard (Emma Stone), sa plus brillante étudiante. À cette situation pas toute simple va s'ajouter une intrigue criminelle à suspense : Jill et Abe surprennent un jour une conversation où il est question de collusion entre un juge inique et un avocat dans un procès pour la garde d'enfants. Abe décide de changer, dans l'anonymat le plus complet, le cours du destin. Cela ne peut qu'être parfait, puisqu'il ne connaît pas les gens concernés. Il prend une décision extrême, et du coup, le goût de la vie lui revient. Mais pas pour longtemps.

Teinté de cynisme, le scénario ne surprend toutefois pas, ni le dénouement : une fois encore, la mort donne - ou semble donner - son plein sens à la vie. Il revient à chacun de déterminer lui-même sa ligne de vie, et de conduite, dans un monde dominé par le



Jean Rochefort et Sandrine Kiberlain dans **Floride**



sexe, la réussite et l'argent. Le texte est truffé d'aphorismes, on cite Kant, Hegel, Kierkegaard, Nietzsche, etc. Des mots ! Le film ne décolle que vers la fin, quand les décisions irrévocables sont prises, exécutées, avec toutes les réactions et tous les questionnements que cela implique. Ne pas mettre la barre trop haut avant le visionnement...

Floride, Philippe Le Guay, France 2015, 1h50, Distribution en Suisse : Frenetic Films **

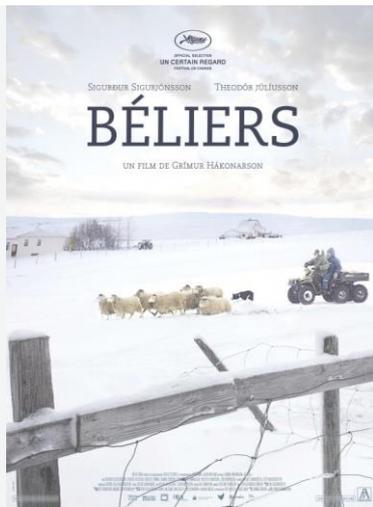
À 80 ans bien sonnés, Claude Lherminier (Jean Rochefort) semble n'avoir rien perdu de sa lucidité et de sa prestance. Entre des moments de confusion, d'absence et d'oubli. Un état qu'il se refuse obstinément à admettre. Carole, sa fille aînée (Sandrine Kiberlain), qui lui a succédé à la tête de l'entreprise familiale, lui consacre le meilleur de son temps et veille à ce qu'il ne soit pas livré à lui-même. Elle persiste à embaucher une aide de ménage après l'autre, mais aucune ne tient le coup, tant le vieux monsieur fait preuve de méchanceté sournoise et d'ingratitude. Ingratitude qu'il manifeste également envers Carole, car son vœu le plus obsessionnel, c'est de rejoindre sa cadette, Alice, dans son lointain paradis de Floride. On le voit quitter son domicile français, avec la complicité de son petit-fils qui l'amène à Genève, où l'attend l'avion qui l'emmènera à Miami, chez sa fille. Dans une dyschronologie où l'on se perd un peu, le film propose une composition de scènes évoquant l'enfance, le voyage en avion, les rencontres entre père, fille(s) et petit-fils, les relations entre Claude Lherminier et ses employées de maison, etc. Au final, on a peut-être expérimenté l'état psychologique confus résultant d'une démence frontale progressive. Le film est touchant, Rochefort fait du Rochefort avec son élégance habituelle, et se fait un plaisir de truffer le dialogue de références et citations littéraires

dont il a le secret. On rit, certes, mais au bout du compte, ce film n'est pas une comédie !

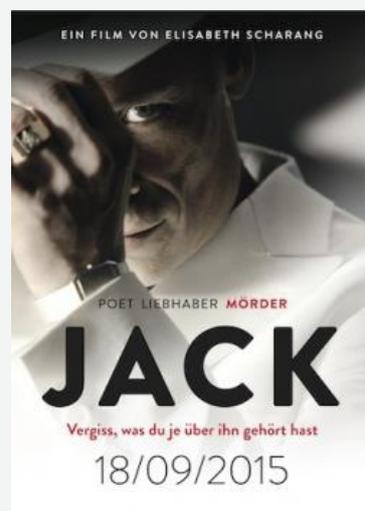
Marguerite, Xavier Giannoli, France 2015, 2h07, Distribution en Suisse : Praesens Film **

C'est dans le Paris des années 1920 que Giannoli a transposé l'histoire de Florence Foster Jenkins (1868-1944), rebaptisée Marguerite Dumont (Catherine Frot). Madame Dumont est une femme fortunée, passionnée de musique et d'opéra qui donne régulièrement des concerts privés pour un cercle d'habitues. Elle chante atrocement faux, mais personne ne lui en a jamais fait la remarque. Son entourage veille à ne pas lui faire de peine. Tout se complique le jour où elle se met en tête de se produire devant un vrai public, à l'Opéra. Catherine Frot éblouit en incarnant un personnage grotesque et pathétique à la fois, totalement émouvant. Bravo aux décors d'époque soigneusement reconstitués, aux intérieurs cosus de la haute bourgeoisie du Paris des années folles.

En fin d'année va sortir le **Florence Foster Jenkins** de Stephen Frears, dans lequel Meryl Streep incarne cette New Yorkaise aisée qui consacra toute sa vie à la musique qu'elle aimait, mais qui ne l'aimait pas. Elle avait une voix de soprano, pouvait atteindre des notes aiguës, voire suraiguës, mais celles-ci étaient rarement celles de la partition. Ce qui lui valut une notoriété de Castafiore, et ses interprétations de "l'air de la Reine de la Nuit" (Die Zauberflöte, Mozart) ou de "l'air des Clochettes" (Lakmé, Léo Delibes) se vendent toujours fort bien pour amuser la galerie ! Florence Foster Jenkins eut l'imprudente idée, le 25 octobre 1944 (elle avait 76 ans), de louer le Carnegie Hall pour s'y produire. Elle fit salle comble, tant les gens se réjouissaient de rire à ses dépens. Elle mourut cinq jours après cette prestation unique.



Concours de beauté à la mode islandaise dans **Béliers**



Béliers (Hrútar), Grímur Hákonarson, Islande 2015, 1h33, Distribution en Suisse : Xenix Films **

Une vallée isolée, silencieuse et peu peuplée d'Islande. L'économie locale est en partie basée sur les béliers. Deux frères sexagénaires, Gummi et Kiddi, qui ne s'adressent plus la parole depuis quarante ans bien qu'ils vivent sur la même terre, prospèrent grâce à un cheptel de bonne race régulièrement médaillé pour sa qualité. Les frères n'échangent pas un mot, ne s'insultent ni ne se battent, se contentent de se battre froid et de s'envoyer ici et là des billets par chien interposé, et à l'occasion quelques sommations à coups de fusil. Quand un bélier de Kiddi est touché par la "tremblante du mouton", une pathologie neurovégétative très contagieuse qui n'avait pas sévi depuis des décennies, tous les éleveurs de la région se voient contraints d'abattre leurs bêtes, de désinfecter les étables, de jeter tout ce qui a été en contact avec les animaux. C'est la seule solution pour endiguer la menace des prions responsables de la maladie. Il suffit de se souvenir de l'épizootie de la "vache folle" qui a affolé l'Europe dans les années 1990 ! Pour éviter la ruine complète, l'un des frères triche et sauve (dans une étable de fortune installée dans sa cave) quelques brebis et un bélier. Mais les services sanitaires découvrent l'existence de ces survivants. Pour sauver les bêtes, les frères ennemis vont joindre les forces et, par une nuit de tempête de neige, tenter de déplacer le mini-troupeau dans la montagne. La dernière image du film : les deux frères, nus comme au jour de leur naissance, serrés l'un contre l'autre dans un lit de neige, tentent de se réchauffer. Touchante chronique familiale, rude, douce et taiseuse, dans les très beaux paysages enneigés d'Islande, mais aussi tableau d'un mode de vie solitaire et sédentaire, d'un pays où les gens vivent et meurent là où ils sont nés, où

rare sont ceux qui émettent l'envie de partir. Un conte nordique à découvrir.

Jack, Elisabeth Scharang, Autriche 2015, 1h35 *

Johann "Jack" Unterweger (Johannes Krisch) fait partie de l'inconscient collectif autrichien, comme l'a rappelé la réalisatrice du film, et il a une sombre réputation dans le pays. Ce tueur en série autrichien, qui a vécu de 1950 à 1994, a assassiné des prostituées dans plusieurs pays. Reconnu coupable du meurtre d'une jeune fille en 1974, il fit quinze ans de prison avant d'être libéré en 1990, comme un exemple de réhabilitation. Il avait commencé à écrire en prison, et acquis une certaine célébrité, surtout auprès d'un public féminin. Dans les mois qui suivirent sa libération, des femmes sont assassinées. Unterweger est arrêté, il nie, mais est condamné. Il se suicide en prison. Le film débute dans les années 1970, avec l'assassinat brutal d'une jeune fille. Johannes Krisch incarne parfaitement cet être sombre, séduisant malgré ses mauvaises dents, arrogant et manipulateur. Autour de lui, des femmes qui ne demandent qu'à se soumettre. Quant à ses agissements de tueur, sa possible schizophrénie, le film n'en dit rien. Et le "Knast-Poet" (Poète de la Taule), entouré d'un halo glauque de mystère, ne livre jamais de confession. C'était une drôle d'idée de programmer cette œuvre sur la Piazza le mercredi 8 août, après l'hilarant **Crazy Amy** ! Un soir d'orage par-dessus le marché !

Trainwreck - Crazy Amy, Judd Apatow, USA 2015, 2h05, Distribution en Suisse : UPI Universal Pictures International **

Alors qu'Amy et Kim étaient enfants, leur père, sur le point de divorcer, leur affirme que la monogamie n'est pas réaliste. Amy y a cru, Kim pas. Devenue journa-

Pour en savoir plus

Afin de tout savoir sur le Festival del Film Locarno, sur les programmes des différentes sections et le palmarès, veuillez consulter le site officiel :

<http://www.pardolive.ch/fr/pardo>

En savoir plus sur Sam Peckinpah (1925-1984) :

Article (en allemand) de Johannes Binotto "Fall Out", paru dans Film-Bulletin No 5/2015 :

http://schnittstellen.me/essay/fall_out_peckinpah/

Article (en français) d'Antoine Duplan paru dans "Le Temps" du 31 juillet 2015 :

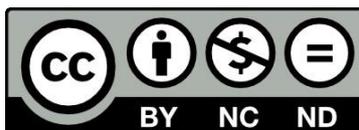
http://www.letemps.ch/Sam_Peckinpah_dernières_chevauchées_dans_le_soir

Site des Cinémas du Grütli (rétrospective Sam Peckinpah) :

<http://www.cinemas-du-grutli.ch/agenda/12659-sam-peckinpah>

Site de la Cinémathèque suisse, Programme Peckinpah :

<http://live.cinematheque.ch/ntegrale-sam-peckinpah>



Suzanne Déglon Scholer enseignante, chargée de communication PromFilm EcoleS, août 2015



L'acteur et réalisateur Andy Garcia, invité du Festival (photo André Chevailler)



Le réalisateur Michael Cimino, autre invité de marque du Festival, et le journaliste de *L'Hebdo* Stéphane Gobbo, lors d'une rencontre avec le public au Forum locarnais
(Photo André Chevailler)



L'inapprochable star Edward Norton sur grand écran lors d'une rencontre au Forum de Locarno
(photo André Chevailler)



Le réalisateur Jerry Schatzberg, membre du Jury international, une légende du cinéma



À l'année prochaine !
(Photo André Chevailler)